

même que l'imagination forme en nous la ressemblance des sons, celui-là peut contempler quelque image de ce Verbe dont il est écrit : Au commencement était le Verbe. Or, comme le verbe humain s'incorpore en quelque sorte dans la voix pour se révéler sensiblement aux hommes, ainsi le Verbe de Dieu s'est revêtu de notre chair afin de se manifester au monde. Mais c'est du souffle (*spiritus*) de l'homme que se forme la voix ; il a donc fallu que la chair du Christ fût formée par le *souffle*, l'Esprit du Christ », ou, du moins, que cette formation lui fût appropriée (1).

Ne pourrait-on pas compléter la raison que le Docteur Angélique empruntait à l'amour ? Ce n'est pas seulement l'immense charité de Dieu pour les hommes qu'il faut admirer dans le mystère de l'Incarnation. Si le Fils de Dieu descend dans le sein de Marie pour y contracter par elle un mariage indissoluble avec notre nature, il y vient attiré par les vertus de la divine mère, et surtout par l'amour dont brûle pour Dieu son cœur virginal. Dès lors, quoi de plus naturel que d'attribuer à l'Amour personnel qui est l'Amour du Fils, puisqu'il en procède, une union fondée de part et d'autre sur l'amour (2) ?

(1) Opusc. de *Humanit. Christi*, a. 3., inter opusc. S. Thomæ.

(2) C'est la pensée de S. Bonaventure. « Illud quod maxime praepraeparavit Virginem ad Filii conceptionem fuit amor divinus. Unde quemadmodum mulier concipit per viri dilectionem vel delectationem, et ipsius adhaesionem quae est cum desiderio et amore virtutis generativae; sic B. Virgo propter amoris singularitatem singulariter concepit Deum ex Deo; et ideo concepisce dicitur de Spiritu Sancto. Et hanc rationem assignat Hugo de S. Victore in quodam suo libro ubi sic dicit: Concepit Virgo Maria de Spiritu Sancto, non quod de Spiritu Sancti substantia semen partus acceperit, sed quia per amorem et operationem Spiritus Sancti ex carne Virginis divino partui substantiam ministravit. Nam quia Dei amor singulariter in corde Virginis ardebat, ideo in carne ejus mirabilia faciebat; cujus dilectio quia in corde non suscepit socium, operatio in carne illius non habebat exemplum. » S. Bonav., in III, D. 4, a. 1; q. 1, in concl.

CHAPITRE III

Importance capitale du dogme de la maternité divine; et comment le seul nom de Mère de Dieu, comprenant en abrégé non seulement tout le mystère de l'Incarnation, mais le Christianisme tout entier, mérite d'être appelé le *Livre de la foi*.

La très sainte Vierge est Mère de Dieu. C'est là un dogme fondamental, et la base même du christianisme. Ce que l'Apôtre a dit de la résurrection de Jésus-Christ, nous pouvons l'affirmer à meilleur titre de la divine maternité de Marie. Si Marie n'est pas Mère de Dieu, notre foi est vaine, et nous sommes encore dans nos péchés; et ceux qui se sont endormis dans le Christ ont péri (1). Car, ce dogme une fois renversé, tout croule, puisqu'il porte l'édifice de la foi chrétienne; puisqu'il est le pivot divin sur lequel repose tout l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire. Une pareille affirmation peut étonner à première vue; mais pour peu qu'on y réfléchisse, elle apparaîtra comme l'expression même de la vérité. Voilà ce qu'il nous faut mettre en évidence, à l'éternelle gloire de cette Mère de notre Seigneur et de notre Dieu.

I. — Disons, en premier lieu, que la maternité divine, considérée directement en elle-même, contient toute

(1) I Cor., xv, 17, 18.

la substance du grand mystère de l'Incarnation. C'est là une vérité que j'ai prise textuellement dans les œuvres de S. Jean Damascène : « C'est à bon droit, écrit ce grand docteur, que nous donnons à la Sainte Marie le nom de Mère de Dieu : car il suffit de ce titre pour établir dans toute son intégrité le mystère du Verbe fait chair » ; et voilà ce qu'il démontre aussitôt par une induction indiscutable (1). Tel était aussi le sentiment d'Ephrem, patriarche d'Antioche, quand il disait que, pour donner une preuve certaine de la sincérité de sa foi, c'est assez de croire et de professer la très sainte Vierge Mère de Dieu (2). Peut-on s'étonner après cela que l'Église, avec ses Docteurs et ses Conciles, se soit levée pour écraser l'erreur qui s'attaquait à ce titre, comme si le christianisme tout entier se trouvait en péril ?

Entrons dans le détail, et, l'histoire du dogme catholique en main, prouvons cette importance fondamentale de la divine maternité de Marie. Quand je parcours la suite des hérésies qui se sont élevées contre l'Incarnation du Fils de Dieu fait homme, j'en distingue trois séries principales. Les unes s'attaquent directement à l'humanité du Sauveur ; les autres s'en prennent à sa nature divine ; d'autres enfin, les dernières en date, vont à corrompre la notion catholique de l'union entre les deux natures. Or, il n'est pas une de ces erreurs, qu'on la regarde dans sa forme originelle ou dans ses atténuations et modifications multiples, que la divine maternité de Marie ne renverse de fond en comble.

(1) S. Joan. Dam., *de Fide orthod.* L. III, c. 12. P. G. xciv, 1029.
 (2) Ephraem Theopolit., *apud Photium*, cod. 228. P. G. ciii, 968.

Chose étonnante au premier abord, et qui pourtant s'explique par les idées alors en vogue, surtout en Orient, c'est par l'homme que l'impiété commença l'attaque. Tout d'abord on a nié l'humanité de Jésus-Christ. Jésus-Christ, le Fils bien-aimé du Père, ou n'est pas réellement un homme, ou, du moins, il n'est pas un homme parfait en tout semblable à nous. Vainement s'est-il donné tant de fois dans l'Évangile, et de préférence à toutes les autres, la qualification de *Fils de l'homme* ; vainement l'a-t-il gardée non seulement pendant sa vie mortelle (1), mais jusque dans la gloire de son éternité (2) : l'hérésie la lui disputé avec un acharnement sans égal. Vaincue sur une position, elle se retranche dans une autre, ne reculant que pied à pied, sans avouer jamais sa complète déroute.

Au point de départ, je trouve l'erreur des Gnostiques. Pour eux, la matière corporelle, œuvre d'un mauvais principe, est essentiellement mauvaise comme lui. Par conséquent, l'être corporel du Christ, sa chair et son sang, se réduisent à des apparences. Les apôtres ne se trompaient pas quand, le voyant marcher vers eux sur les eaux, ils le prirent pour un fantôme. Naissance, travaux, souffrances, mort et résurrection de Jésus-Christ, autant d'illusions sans réalité, visions pures. Ainsi pensait ce Marcion, si rudement flagellé dans les écrits de Tertullien, quoiqu'il ne fût pas le premier inventeur de ces théories destructives de tout Christianisme. En effet, pour en trouver les origines, il faut remonter jusqu'aux temps apostoliques. Saint

(1) Matth., viii, 12 ; x, 33 ; xii, 32 ; Marc, ii, 10 ; viii, 31 ; Luc, vi, 5 ; ix, 22 : Joan., i, 51 ; iii, 13, etc., etc.
 (2) Apoc., i, 13 ; xiv, 14.

Jean les avait en vue, quand il écrivit, au premier chapitre de son Évangile, que le Verbe s'est *fait chair*. Il y faisait encore allusion, au commencement de sa première épître : « Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie..., nous vous l'annonçons » (1).

Les premiers Pères, Ignace d'Antioche, Tertullien, saint Irénée de Lyon; plus tard, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Augustin, saint Épiphane et d'autres encore, luttèrent successivement contre un système qui sapait dans sa base notre Rédemption par le Christ. On peut lire dans leurs ouvrages les victorieux arguments sous lesquels ils l'écrasèrent. Mais il en est un qui l'emporte sur tous les autres; il repose sur la maternité de Marie : car la Vierge ne peut être mère, sans avoir un fils, et la Vierge n'a pas de fils, si Jésus-Christ n'est qu'un fantôme. C'est la vigoureuse argumentation de Tertullien : « Marcion, dans le but de nier la chair du Christ, en a rejeté la naissance, ou pour nier sa naissance, il en a rejeté la chair. Naissance et chair se rendent mutuellement témoignage : point de naissance sans chair, ni de chair sans naissance. (2) »

Non, dit à son tour Valentin, la chair de Jésus-Christ n'est pas le fantôme rêvé par les Docètes. Mais cette nature visible du Christ n'a pas été formée dans le sein d'une femme. Façonnée d'une substance céleste, plus pure et moins indigne de lui que notre matière, elle n'a fait que passer par les entrailles de

(1) I Joan., 1, 1, 3.

(2) Tertull., *de Carne Christi*, c. 1. P. L. II, 754.

sa mère, et celle-ci n'est pas la terre vierge où elle a germé, mais le canal qui l'a reçue d'en haut pour nous la transmettre. Confessez encore la maternité de Marie, et cette nouvelle forme d'erreur croule d'elle-même : car pour être mère il faut avoir conçu de sa substance, il faut enfanter le fils qu'on a porté dans son sein.

Du corps de Jésus-Christ l'hérésie s'est retournée contre son âme. Soit! disent ces nouveaux adversaires de l'Incarnation, la chair de Jésus-Christ est bien une chair réelle comme la nôtre, et comme celle-ci formée de la substance maternelle. Mais l'âme qui l'anime, ou du moins la partie spirituelle de cette âme, n'est pas l'âme ou l'esprit des autres hommes. Le Verbe de Dieu s'est donné la mission de vivifier par lui-même cette chair du Christ, ou tout au moins de remplir en elle le rôle de l'intelligence.

Arius fut, comme on sait, l'auteur de cette hérésie prise dans sa première forme. Il se flattait de rendre plus acceptables ses erreurs sur la nature du Verbe, s'il faisait d'elle le principe des opérations sensibles en Jésus-Christ. Comment, en effet, serait-il consubstantiel au Père celui qui, par sa nature supérieure, peut ressentir la faim, la soif, le trouble, la tristesse : toutes choses absolument incompatibles avec la perfection divine? Un évêque, Apollinaire de Laodicée, a la paternité de la même hérésie, prise dans sa forme mitigée. Supposant la doctrine platonicienne qui distingue en l'homme trois principes, le corps, l'âme et l'esprit, il voyait en Jésus-Christ trois éléments constitutifs, le corps, l'âme et le Verbe au lieu de l'esprit. C'était pour épargner à Jésus-Christ cette mutabilité de volonté qui fait notre imperfection physique

et morale, qu'Apollinaire substituait en lui le Verbe indéfectible à l'âme raisonnable, si changeante dans ses vues, si prompte au péché par ses affections même spirituelles. A cette erreur les Apollinaristes en rattachaient une autre à peine croyable. Tandis que les Ariens faisaient le Verbe consubstantiel à l'âme humaine, la chair animée de Jésus-Christ, grâce à son union avec le Verbe, devenait pour les Apollinaristes consubstantielle à Dieu.

Où trouver une réfutation nette et courte, mais invincible, de ces monstres d'erreur? Dans la maternité divine de Marie. Elle est Mère de Dieu, non pas au sens impropre, mais dans toute la vérité du mot. Il faut donc qu'elle et son fils soient de même nature, consubstantiels, pour employer le mot consacré. Or, si le fils est consubstantiel à sa mère, il a ce qui constitue toute nature humaine; non seulement un corps mais une âme; non seulement une âme, principe de vie sensible, mais une âme spirituelle; en un mot, suivant l'expression des Pères et des Conciles, « un corps vivifié par une âme raisonnable, — un corps animé spirituellement » (1). Tel est le triomphe de la *Mère de Dieu* sur les ennemis de l'humanité de son Fils.

Elle n'en remporta pas un moins éclatant sur ceux qui l'attaquaient dans sa divinité. Pour les uns, Jésus-Christ n'était qu'un homme, investi sans doute d'une plus large participation à la vertu divine, mais ayant

(1) Cf. S. Sophrone et S. Jean Damasc., pp. 25, 26. « Corpus habens animam intellectualem... carnem cui inest anima rationalis ». S. Cyrill. Alex., *in declarat. et Apol. Anath.* 1. P. G. LXXVI, 296 et 320. Le concile de Latran (a. 649) dit également du Christ qu'il doit venir « cum assumpta ab eo atque animata intellectualiter carne ejus », can. 2. Enchirid. Denzinger n. 203.

notre nature, et simplement cette nature. C'était l'avis de Paul de Samosate et de ses partisans. Les Ariens daignaient, il est vrai, reconnaître en Jésus le Verbe de Dieu, revêtu de notre chair; mais c'était un Verbe d'une nature inférieure à celle du Père; qui n'est Dieu, pour ainsi dire, qu'à demi: antérieur et supérieur à toutes les créatures, créé pourtant comme elles, et comme elles ayant son commencement dans la durée.

Et les uns et les autres trouvent, eux aussi, leur condamnation, non moins efficace qu'elle est sommaire, dans la maternité de Marie. Serait-elle vraiment et strictement la Mère de Dieu, celle dont le fils ne serait pas un Dieu consubstantiel au Père, en même temps qu'il est de même nature avec elle? Concluons-le donc avec assurance, le dogme de la maternité divine se rattache par des nœuds indissolubles à ces deux vérités capitales: Jésus-Christ est un homme parfait; Jésus-Christ est un Dieu parfait. Quiconque veut faire brèche dans l'une ou l'autre de ces vérités se brise contre cette pierre angulaire, le titre de Mère de Dieu.

Nous l'avons dit, à ces hérésies des premiers siècles, en succédèrent d'autres, au cinquième, qui, semblant respecter les deux natures du Christ (1), s'efforcèrent d'altérer la notion du lien qui les unit, soit en distinguant en Jésus-Christ deux personnes sous prétexte de conserver la distinction des natures, soit en faisant des deux natures une seule nature, pour sauvegarder l'unité de la personne. Du reste, l'erreur sous des formes en apparence si contradictoires reposait sur un seul et commun principe: c'est une même

(1) J'ai dit: *semblant* respecter, car l'Eutychianisme, en réalité, même sous sa forme la plus modérée, n'en voulait qu'une seule.

chose que la personne et la nature et, par suite, autant il y a de personnes en Jésus-Christ, autant y a-t-il de natures. Donc ce qui distingue les deux hérésies, n'est pas le principe, mais la conséquence qu'elles en ont tirée.

Deux natures, disait Nestorius, après son maître Théodore de Mopsueste; donc, une double personne. Mais de ces deux personnes il résulte un seul Jésus-Christ, parce que la personne du Verbe s'est approprié la personne de l'homme par l'union la plus intime : union du temple avec celui qui l'habite; de l'instrument avec l'ouvrier qui le meut; de l'épouse avec l'époux; du vêtement avec le corps dont il moule, en quelque sorte, les perfections qu'il voile; du Dieu tout puissant avec l'homme de sa droite qu'il fait participer, dans une mesure sans égale, à sa grâce, à ses opérations, à sa gloire; mais union toutefois qui ne va ni peut aller à l'identité physique de la personne dans la distinction des natures (1).

Qu'est-ce que cette hérésie, si ce n'est la négation formelle de la maternité divine? Dire qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, l'une née du Père avant tous les temps, l'autre née de la femme dans le cours des siècles, c'est ou ne pas comprendre la valeur des mots ou nier que Marie soit Mère de Dieu.

Par contre, affirmer sa divine maternité est par le fait même professer que son Fils est une seule et même personne avec le Fils du Père et le Verbe Dieu. Aussi

(1) Les théologiens sont partagés sur la question de savoir si l'union pronée par Nestorius, date de la conception de N.-S. ou ne s'effectua que plus tard. La vérité est entre les deux opinions extrêmes. L'union nestorienne se fit dès le principe; mais elle alla croissant et se perfectionnant dans la mesure où croissaient les mérites du fils de Marie. C'est de la sorte que se concilient des textes contradictoires à première vue chez Nestorius.

bien, nous avons vu par l'histoire du dogme que, ni du côté des novateurs ni du côté des catholiques, on ne s'y méprenait, et que le point fondamental de la controverse était le titre de Mère de Dieu. Une fois ce privilège accepté, c'en était fait du Nestorianisme et de sa dualité de personne. Et voilà pourquoi le saint concile d'Éphèse opposa victorieusement à l'hérésie nestorienne le titre de Mère de Dieu, comme le concile de Nicée avait fait du terme de *consubstantiel* un rempart inexpugnable aux impiétés ariennes.

A peine est-il besoin de dire ce qu'est le Monophysisme et quelle fut son origine. Dans cet universel soulèvement du peuple chrétien contre le Nestorianisme, un moine de Constantinople, Eutychès, avide de porter à celui-ci les derniers coups, se jeta dans l'extrême opposé, et son entêtement doublé d'ignorance l'y retint. Je n'entrerai ni dans l'exposé des rêveries de l'obstiné vieillard, ni dans celui des modifications qu'on fit plus tard subir à son opinion pour la rendre moins absurde et plus supportable. Ce qu'il importe de constater, c'est que rêveries et modifications laissent subsister le fond de l'erreur, je veux dire l'unité de nature en Jésus-Christ, à côté de l'unité de personne.

A ce fond commun, l'Église oppose encore la maternité divine et toujours avec un égal succès. Proclamant que la Vierge est Mère de Dieu, elle affirme du même coup que son fils est véritablement Dieu; consubstantiel à Marie par son humanité, consubstantiel au Père en sa divinité. Or, étant donnée l'unité de nature, que cette unité se fasse par absorption, par mélange ou par composition, Jésus-Christ ne serait pas l'un et l'autre; ou, pour mieux dire, il ne serait ni

l'un ni l'autre, puisqu'il n'aurait ni la nature divine ni la nature humaine, mais je ne sais quelle autre incompréhensible nature résultant de leur combinaison mutuelle.

Le nom de Mère de Dieu ne pouvait écraser le Nestorianisme et le Monophysisme, sans blesser d'avance à mort d'autres hérésies qui s'y réfèrent comme à leur premier principe. Je veux parler du Monothélisme et de l'Adoptianisme. Ce dernier naquit en Espagne, et n'était pour le fond qu'une variante de l'hérésie nestorienne. Il distinguait en Jésus-Christ deux fils de Dieu, l'un qui est Fils du Père par nature, et l'autre qui le serait par simple adoption. Le Monothélisme eut l'Orient pour berceau ; il ne reconnaissait dans le Christ Jésus qu'un seul ordre de volontés et d'opérations. C'était, on le voit, ou diviser les personnes, ou confondre les natures : diviser les personnes, en distinguant les fils ; confondre les natures, en ne distinguant pas l'activité propre à chacune. Et c'était aussi, par une conséquence nécessaire, nier que Marie soit au sens propre la Mère de Dieu. Attachez-vous donc à ce titre, et par cela seul vous vous séparez de si funestes doctrines, et vous gardez l'intégrité de votre foi.

A ces erreurs capitales sur l'Incarnation, il s'en est ajouté plusieurs autres, en des temps moins reculés. S'il nous était loisible de les parcourir en détail, nous verrions que la maternité divine reste comme toujours l'argument décisif contre les nouveautés, de quelque masque qu'elles se voilent. Prenons pour exemple les Sociniens et les adversaires passionnés de la dévotion au Cœur sacré de Jésus.

Au sentiment des premiers, Jésus-Christ n'a pas

offert à la divine justice la satisfaction proprement dite et surabondante qui devait réconcilier le ciel avec la terre. S'il est mort pour nos péchés, s'il nous a mérité la grâce de la justification, c'est uniquement dans un sens impropre, en se posant devant nous comme le maître et le modèle qui par sa doctrine et ses exemples nous aide puissamment à pratiquer la vertu (1). Demandez-leur la raison de l'impuissance du Sauveur à payer le prix de la rédemption du monde : c'est, vous avoueront-ils, qu'il est, à la vérité, le plus grand des *envoyés* de Dieu, le Messie par excellence, mais que toutefois il n'est pas le Fils de Dieu par nature et Dieu comme son Père. De là pour lui cette impossibilité d'offrir la satisfaction qui suffirait à réparer l'outrage fait à Dieu par les crimes des hommes. En d'autres termes, c'est parce que Marie n'a enfanté qu'un homme ; parce qu'elle n'est pas la Mère de Dieu.

Et que prétendaient à leur tour les ennemis du Cœur de Jésus ? qu'on ne doit ni ne peut honorer ce divin cœur du culte de *latrie* ; attendu qu'il n'est pas Dieu, mais une créature de Dieu. Ils allaient même, dans leur haine aveugle, jusqu'à lancer l'accusation de Nestorianisme contre les pieux adorateurs de ce Cœur sacré. Et le dogme de la maternité divine se dresse contre eux, comme il l'a fait pour tant d'autres novateurs. Le cœur vivant du Sauveur Jésus que vous refusez d'adorer, c'est le cœur de Dieu lui-même, puisqu'il est le cœur de Jésus, né de la Vierge Mère de Dieu.

« O insensés, pouvons-nous leur dire après saint

(1) Socin., *de Christo Servat.* L. I, 1.

Athanase, pourquoi ne considérez-vous pas qu'autre est l'adoration qui se doit au corps créé du Seigneur, autre l'honneur qui convient à la créature? Car il est le corps du Verbe incréé, et ce Verbe dont il est le corps, c'est lui que vous adorez. Donc il est juste de rendre à ce corps la même adoration qu'à la divinité, puisqu'il appartient en propre à la personne du Verbe et que le Verbe est Dieu » (1). Substituez le mot cœur à celui de corps, et vous avez dans cette apostrophe du grand docteur l'apologie la plus complète de notre belle et chère dévotion. Qui donc ne peut ni ne doit adorer le Cœur de Jésus? Celui qui, séparant en Jésus-Christ l'homme et le Dieu, fait de sa chair et de son cœur la chair et le cœur d'une personne créée; en d'autres termes, celui qui ne croit pas de Marie qu'elle est la Mère de son Dieu.

Donc, pour conclure, toutes les hérésies capitales sur l'Incarnation du Verbe de Dieu, et toutes les erreurs qui se rattachent aux mêmes hérésies, trouvent en Marie leur condamnation courte, claire et substantielle, et la saluer du nom de Mère de Dieu, c'est faire la profession certaine et complète de l'admirable mystère du salut (2). C'est donc avec toute rai-

(1) S. Athan., c. *Apollin.* L. 1, n. 6. P. G. xxvi, 1101.

(2) A ces considérations se rattache une observation bien remarquable que j'emprunte à la lettre du savant Newman, depuis cardinal, au docteur Pusey sur le *Culte de la Sainte Vierge* dans l'Eglise catholique. Les protestants prétendent que le culte si particulier que nous rendons à la Mère de Dieu, doit nécessairement reléguer dans l'ombre son fils, Notre-Seigneur. L'illustre prince de l'Eglise demande d'abord qu'on prouve le fait; puis il retourne l'accusation contre ses auteurs: « Il est un autre fait tout opposé, et qui parle très haut selon moi. Si nous jetons les yeux sur l'Europe, que voyons nous? En somme, les pays et les peuples qui ont perdu la foi à la divinité de Christ sont précisément ceux qui ont délaissé la dévotion envers sa Mère. Ceux au contraire, qui l'ont plus spécialement honorée, ont conservé leur orthodoxie. Comparez, par exemple, les Grecs aux Calvinistes, la France à l'Allemagne du Nord, ou les Catholiques aux Protestants en Irlande.... Dans l'E-

son qu'un très ancien panégyriste de la Mère de Dieu la saluait de ces belles paroles: Salut à vous, *livre incompréhensible* qui avez fait lire au monde le Verbe, Fils du Père » (1).

II. — Ajoutons, en second lieu, que le même dogme de la maternité de Marie sert aussi de support à notre foi dans les autres mystères. Avant tout, ce dogme implique la notion la plus nette et la plus précise du mystère inscrutable de la Trinité. Unité de nature, distinction des personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, voilà quant à la substance ce que nous devons croire sur ce mystère. Des hérétiques sont venus, dès le commencement du troisième siècle, confondre les personnes. Pour Sabellius, leur chef, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, n'étaient qu'une seule et même hypostase diversement nommée suivant les rôles qu'elle doit remplir: Père, en tant qu'elle est Créateur; Fils, en tant qu'elle nous rachète; Saint-Esprit, en tan-

glise catholique Marie s'est montrée non pas la rivale, mais la servante de son Fils; comme elle l'a protégé dans son enfance, elle l'a protégé dans toute l'histoire de la religion. Il y a une vérité historique évidente dans ces paroles du docteur Faber, que vous citez pour les condamner: « Si Jésus n'est plus dans la lumière, c'est que Marie est tenue dans l'ombre ». Traduct. de G. du Pré de Saint-Maur. Paris (Douniol, 1866), pp. 106-108.

On lit au même endroit cette note: J'en ai dit plus long à ce sujet, dans mon essai sur le *Développement de la Doctrine*, p. 438. « C'est faire une objection sans valeur que de dire qu'entre ces deux dévotions (à N.-Seigneur et à Marie) l'infirmité de notre nature nous portera toujours à délaissier l'une pour l'autre, la dévotion envers Dieu pour la dévotion envers la créature; car, je le répète, il s'agit de voir s'il en est ainsi; c'est une question de fait. Il faut demander ensuite si le caractère de la dévotion protestante envers Notre-Seigneur a jamais été vraiment une adoration; si ce n'a pas été plutôt une dévotion telle que celle que nous offrons à un être humain parfait... » Ainsi toujours et partout la maternité divine de Marie se pose comme le rempart de la vraie doctrine et de la vraie foi dans le Fils.

(1) Existimatus Epiphani., de *Laudibus S. M. Deiparae*. P. G. xliii, 496.